

# **La chromatique dans l'habitat à l'île de la Réunion ou comment regarder la société à travers des filtres colorés.**

**Sophie GARCIA**

## **Résumé**

---

La relation se révélant quasiment mécanique entre le comportement chromatique relatif à l'habitat, l'appartenance culturelle et la situation sociale de son habitant, la couleur, classificatoire, performative et poly-fonctionnelle, apparaît comme un outil possible d'analyse sociologique permettant de situer les individus dans un contexte socio-culturel et d'appréhender la structure sociale. Par les teintes adoptées, l'individu dit son appartenance culturelle ; par leur intensité et par rapport au dégradé allant de la couleur saturée au blanc pur, il se place sur l'échelle sociale. Ainsi, plus le niveau de vie augmente, plus la couleur perd en puissance. Et tout se passe comme si l'intensité de la couleur était inversement proportionnelle à celle de la vie sociale.

Mots-clés: sociologie, couleur, Réunion, choix coloré, influences, émancipation chromatique, dégradé et ascension sociale.

**Cet article a été publié en 2003 dans "Consommations et Sociétés", revue électronique de sociologie-anthropologie <http://www.argonautes.fr>**

## **Introduction**

Incontournable élément de composition de l'architecture vernaculaire à l'île de La Réunion, la peinture s'inscrit au cœur d'une tradition perpétuée quelle que soit la classe sociale ou la culture. Toutefois, si l'utilisation de la peinture est générale, celle de la couleur est particulière; chacun choisit ses teintes et toutes sont codées. Employée en fonction d'une classification précise et tacite où chaque teinte est socialement performative et signifiante, la couleur apparaît comme un révélateur et un guide grâce auxquels il est possible de déceler des indications sur le contexte socio-culturel de ceux qui l'utilisent. La lecture des comportements chromatiques de la société permet celle de sa structure. Le propos est alors de montrer l'existence et la consistance du lien entre l'harmonie de teintes sur une maison et la situation sociale ainsi que l'appartenance culturelle de son habitant ; mais aussi, plus généralement, de considérer la couleur comme un outil possible d'analyse sociologique.

Il s'agira, dans un premier temps, d'expliquer les fonctions matérielles de la peinture puis les fonctions sociales de la couleur, distinctives et intégratives, à l'échelle de l'individu comme à celle du groupe, de voir en quoi elle s'inscrit au cœur d'une signalétique officieuse et légitimée. Il incombera ensuite de montrer par quoi le choix des couleurs, dépassant le subjectif et procédant d'une prise de décision, est précisément déterminé. Dans un second temps, à une échelle plus globale, il sera question d'analyser les liens existant entre la couleur et la situation sociale, de voir en quoi les harmonies et l'intensité des teintes peuvent être représentatives d'un niveau de vie, de procéder à une modélisation du phénomène où les strates colorées du dégradé allant de la plus grande saturation au blanc le plus pur, correspondraient aux strates sociales dans le sens de la plus basse à la plus élevée. Enfin, seront expliquées les représentations inhérentes à la couleur vive et au blanc, dont l'une est perçue réactionnaire alors que l'autre serait la (non-) couleur emblématique de la modernité, ainsi que l'évolution plus globale de la couleur dont la résurgence sous des apparences nouvelles, modifie les formes du paysage.

## La poly-fonctionnalité et la détermination de la couleur

### Couleur matérielle et couleur sociale

Consommée dans une logique utilitaire, la couleur est d'abord peinture, supposée remplir des fonctions matérielles de l'ordre de la protection, de la propreté et de la mise en beauté. Il n'est alors pas encore question de couleur à proprement parler, mais d'un matériau intervenant comme un élément de plus dans la composition de l'habitat. Pour tous, entrée dans la tradition, la peinture est essentielle à la maison. De même que la saleté et le manque de netteté de la façade sont stigmatisés, de même l'impudeur de la case laissée à l'état brut, sans ornement. « *Ca fait 11 ans mi l'a pas repeint....avec un ti RMI, mi peux pas, mi a pas les moyens, la vie est dure, joliment....ce qui compte quand même, c'est le devant et le dedans....si c'est pas peint chez vous, la famille critique à vous, si, quand ils arrivent votre case lé pas bien mise.....il faut peindre ça, faire propre, tirer le jardin...eux, ils ont les façades, les escaliers...la famille travaille, ils ont l'argent...ils font ce que ils veulent, mais quand viennent chez moi, lâchent pierre dans l'eau* » (Léda, 63 ans, sans emploi). Une maison brute évoque le laisser-aller, le passéisme, mais aussi la vulnérabilité, la tristesse, la misère ; par opposition et par conséquent, la peinture apporte la joie et la force à la maison et surtout elle lui donne vie. Elle doit donc participer à la mise en valeur de son support, le protéger tout en se pliant à la recherche d'esthétique de ses occupants. « *On peint pour la beauté, pas pour la solidité....jamais vu une voiture tomber en panne de peinture !* » (Alphonse, 70 ans, agriculteur retraité). Indispensable à la maison, la peinture reste un matériau et pour cette raison, est consommable, c'est-à-dire détruite ou inutilisable après usage. Pourtant, la couleur de la peinture, dont il commence à être question dès lors qu'on parle d'esthétique, n'est ni neutre ni matérielle ; elle entre dans une démarche de communication, remplit des fonctions sociales et, de fait, devient non-consommable. Elle est symboliquement utile et son efficacité n'est pas altérée après un usage prolongé. Tant que les teintes restent sur la façade, le message est délivré, lu et compris. La peinture a une utilité matérielle ; la couleur une vocation sociale. Elle participe, au niveau individuel, du processus d'appropriation et de singularisation de la maison et, performative, à un niveau plus global, annonce l'appartenance à un groupe culturel et la distinction par rapport aux autres.

Lors de l'installation dans la maison, la couleur apparaît presque simultanément aux travaux d'aménagement (et d'appropriation) effectués. S'ils peuvent s'étendre dans le temps, laissant à la maison une image non-finie, la couleur arrive immédiatement après que l'espace soit estimé habitable, pour (re)dorer cette image. Elle permet de dire une présence et de délimiter un territoire. « *L'idée de territoire implique habituellement la personnalisation du lieu à l'aide de marqueurs et d'éléments d'appropriation qui indiquent que l'on est en quelque sorte son occupant* » (Fischer 1996).

Investissant le refuge à l'extérieur comme à l'intérieur afin d'en signaler l'occupation, la couleur est l'un de ces marqueurs. Si pour ceux qui peuvent se permettre de peindre tout le tour la question ne se pose pas, en revanche, les individus qui ne peuvent acheter qu'une quantité restreinte de peinture vont concentrer leurs efforts sur la partie de la maison tournée vers la route, vers les regards. La couleur ne se répartit alors pas équitablement sur les quatre côtés de la maison, mais en priorité sur la façade, espace public contrairement à l'arrière de la maison, réservé à la famille et aux intimes. « *Mi commence par le devant, après mi fais le dedans et après, s'il reste de la peinture, mi fais le côté et le derrière....là, derrière, mi avais presque plus de bleu, le mur lé presque blanc....mais le devant lé plus important ; quelqu'un passe là, il voit, derrière, il voit pas* » (Elise, 28 ans, sans emploi). L'agrandissement par l'arrière de l'espace habité fait que le passant n'a aucune idée de l'échelle de la maison et seule perceptible de la rue, la façade très soignée reçoit de fait toute une ornementation d'inspiration florale ou antique ou

au moins, une application soignée de la couleur. La façade devient une vitrine exposant la présence d'un occupant tout en lui permettant de marquer son unicité. Par exemple, s'il est courant que des individus achètent la même couleur bleue comme base, la façon dont ils la mélangent au blanc ou la marient à d'autres couleurs permet l'appropriation de la teinte, donc sa spécificité. *« C'est toujours moi mi fais la peinture...mi achète un gros pot de blanc, un petit bac de bleu, parce que le bleu-là, il existe, mais lé cher la couleur... et mi teins le blanc. Mi mélange jusqu'avoir la bonne couleur que mi veux. Chacun son bleu, son vert, son jaune, chacun fabrique ses couleurs. A partir d'un bleu, zot (eux, ils) vont faire un dégradé au fur et à mesure, en fonction de ce qui va bien pour zot et n'aura une nuance plus claire, plus foncée, n'aura pas deux bleus pareils »* (Hortense, 42 ans, sans emploi).

La couleur permet la distinction ; il est possible, parmi les infinies possibilités qu'elle offre, de trouver les teintes qui correspondent à l'image qu'on a et qu'on veut donner de sa maison. Leur intensité sera évidemment opposée selon que la case doive se fondre dans l'environnement ou au contraire se montrer. On note alors deux tendances: la discrétion et l'ostentation. A la discrétion correspond une vision intérieure de la maison, qui s'inscrit dans une perception plus occidentale de l'habitation ; la maison se pare alors de couleurs naturelles et c'est davantage dans l'architecture que l'originalité va s'exprimer. Dans l'ostentation, la couleur s'exprime par rapport à une vision plus extérieure et traditionnelle de la maison qui est lue et apprêtée dans son rapport à l'environnement. Elle en est l'un des éléments et c'est en fonction de lui qu'elle paraît. Recouverte de couleurs vives, elle rivalise alors d'intensité avec la végétation, tout en s'offrant aux regards. *« C'est beaucoup meilleur si on la voit....c'est important de la voir depuis la route....si vous avez une jolie maison bien faite, avec une jolie peinture, ça relève la route»*. (André, 67 ans, agriculteur retraité)

Ajoutons que plus la végétation ambiante est dense, plus la case est colorée (ou l'inverse), comme jadis ; alors que plus la verdure est retenue et domestiquée, plus la maison ressort dans des teintes claires et naturelles (ou l'inverse). L'harmonie est toujours pensée par rapport à la nature, même si celle-ci a tendance à se faire plus réfléchie, moins dense, composite. *« La végétation, c'est le charme de la maison. La beauté de la maison vient du jardin, comme on dit, une maison sans fleurs est comme une mère sans cœur....tu peux avoir la plus belle maison que tu veux, s'il n'y a pas de fleurs, elle n'est pas jolie »* (Edith, 44 ans, infirmière). Ainsi, la verdure attire toujours la couleur et pourtant, les formes du paysage et de l'architecture ayant changé, elles ont pour une part influencé les couleurs de la maison ; et si jadis c'est par ses teintes vives que la case ressortait de la végétation, aujourd'hui c'est à la verdure, en s'aérant, de laisser s'affirmer la couleur dorénavant plus discrète de la maison. Notons que la couleur n'est pas dispersée de façon composite et aléatoire sur le territoire, mais qu'elle se répartit plutôt par quartier et évidemment, en fonction de la population qui y vit. Ainsi qu'il s'agisse de résidences ou de lotissements, l'ambiance colorée du quartier, claire face à une végétation discrète ou au contraire vive au milieu d'un jardin dense et généreux, reste relativement homogène.

Voyons à présent à travers une focale plus large, en quoi la couleur, omniprésente et signifiante remplit, à l'échelle du groupe des fonctions intégratives et distinctives. De par les teintes employées, puisées à l'intérieur d'une gamme chromatique instituée, l'individu affirme son appartenance à un segment culturel, social ou religieux tout en se différenciant des autres.

*«L'île était vierge à sa découverte et n'appartenait donc à personne. Les différentes cultures qui s'y sont implantées ont donc amené avec elles leurs différents modes de vie. A La Réunion, on cohabite mais on ne se mélange que très peu »* (Navarro 1998). Pourtant, les différents groupes culturels se partageant l'île ont à se faire valoir et peindre sa maison à partir d'un ensemble de couleurs précis et légitimé aide à la définition de l'identité collective. C'est donc à l'intérieur d'une gamme servant la cohésion groupale que chaque individu puise les teintes auxquelles il attribue, ensuite, toutes sortes de qualités plastiques ou matérielles.

«Dès les premières époques de la civilisation, lorsque les hommes se penchèrent vers les mystères de leur destinée et puisèrent quelque réconfort dans les religions, tout un symbolisme de la couleur prit naissance (...) le symbolisme religieux des couleurs se répercute naturellement dans toutes les religions et dans diverses traditions avec de multiples variantes » (Dérivé, 1980). La religion semble être le point de départ de la cristallisation d'une couleur comme appartenant à un groupe, en ce qu'elle a donné en héritage un certain nombre de teintes symboliquement chargées dont l'usage persiste aujourd'hui sur les lieux de culte mais aussi, de façon plus discrète sur les habitations. Les couleurs les plus efficaces sur le plan théologique sont aussi les plus saturées et tournent le plus souvent autour du rouge, du jaune, du vert et du bleu (qui sont les quatre couleurs primaires pour l'œil). Avec le temps, les teintes affiliées à une religion et/ou à une culture se sont limitées ; ou plutôt les couleurs les plus fortes semblent s'être dispersées parmi les différents groupes. Tout se passe comme si le cercle chromatique avait été partagé, comme si les teintes le composant s'étaient réparties équitablement, permettant à chaque culture de se désigner à partir d'une ou de deux couleurs. Il est ici question des teintes les plus représentatives, la réalité chromatique de chaque groupe étant bien évidemment plus complexe. Pour Nietzsche, il serait des couleurs monothéistes et des couleurs polythéistes ; les premières correspondent à la famille des couleurs froides, les secondes à celle des couleurs chaudes. Rappelons que « le rouge-orangé (rouge de Saturne) est la couleur la plus chaude et le bleu-vert (oxyde de manganèse) est la couleur la plus froide. Les couleurs suivantes : jaune, jaune-orangé, orange, rouge-orangé, rouge et violet-rouge sont généralement considérées comme des couleurs chaudes alors que le jaune-vert, le vert, le bleu-vert, le bleu, le bleu-violet et le violet sont considérés comme des couleurs froides » (Itten 1921). A la Réunion, où les temples tamouls jouxtent les églises et les mosquées, la répartition chromatique est particulièrement visible et la distinction chaud-froid à partir de laquelle s'élaborent les gammes des différents groupes religieux s'appréhende aisément. En schématisant, nous retenons alors principalement le bleu et le blanc pour les Catholiques, mais aussi le vert, pour les Musulmans, le vert et le blanc, pour les Chinois, le rouge et pour les Malbars, de religion tamoul, le jaune et le rouge. Il s'agit d'une base, et par exemple, la gamme élargie à laquelle s'astreignent les individus de sensibilité catholique contient le bleu, franc, clair ou pastel, le vert, forêt ou clair, le blanc, le beige, mais aussi le grenat et le marron traditionnels. Certaines teintes n'apparaissent pas qui coïncident avec celles appartenant à la même famille des couleurs chaudes et qui, émanant d'autres segments culturels, peuvent être stigmatisées.

Quoi qu'il en soit, à partir des contraintes inhérentes à son groupe de référence l'individu s'exprime et trouve une liberté et une créativité relatives. La couleur s'inscrit dans une signalétique officieuse et investissant l'espace habité, elle donne des informations à distance. Par exemple, aujourd'hui, « *tout blanc fait Zoreil, blanc fait moderne, blanc avec les volets marron fait créole* » (Eulalie, 59 ans, éleveuse). (Zoreil désigne les métropolitains installés sur l'île et ayant, pour la plupart une bonne situation) De même que les autres teintes, le blanc est tributaire de la classification officieuse qui fractionne le cercle chromatique et disperse les teintes en fonction des appartenances religieuses, culturelles, mais aussi des niveaux de vie. « A la Réunion, tout se passe comme si plusieurs sociétés héritées de strates successives de l'Histoire coexistaient en ayant chacune ses buts et son organisation particulière » (Benoist 1997). Et chacune arbore et défend aussi ses couleurs. A l'échelle globale, la peinture est une tradition, qui relie les individus; à une échelle plus particulière, elle fait partie des moyens mis en œuvre pour aider à la lisibilité des catégories culturelles. La couleur est un phénomène qui, socialement et culturellement, englobe et fragmente.

Le choix de l'harmonie

L'acte de peindre va de soi, mais pour la couleur se pose la question du choix. Si l'on se réfère aux explications données, il découle d'une attitude purement rationnelle, les réponses étant d'ordre pratique et subjectif. Cherchant le compromis entre les teintes qu'il juge efficaces face à

l'usure du temps et celles qu'il affectionne, l'individu a de bonnes raisons d'opter pour une harmonie plutôt qu'une autre ; la couleur doit être utilitaire tout en correspondant à une gamme subjective. Et le plus souvent, les couleurs préférées semblent aussi les mieux adaptées à la maison (et réciproquement). Pourtant, la couleur est fonction de la gamme chromatique inhérente au groupe d'appartenance. Et l'individu doit faire face à la double contrainte suivante : ne pouvoir franchement s'inspirer d'une autre gamme que celle de son groupe culturel et puiser parmi les teintes préconisées. Dès lors que la couleur émane d'une attitude rationnelle associée à une structure de contraintes, elle entre dans le processus de la décision. « La décision ne peut se réduire à un simple processus individuel et conscient. Une décision est toujours sous contraintes et sous influences. Elle fonctionne donc suivant une rationalité limitée, par des contraintes et des influences qui organisent à la fois les cadres de la perception de l'acteur et ses capacités à jouer dans le jeu social » (Desjeux 1993). Et le fait d'adopter une gamme de couleurs procède d'un arbitrage et fait partie d'un processus dans lequel l'individu doit décider face à un réseau complexe d'influences qui vont conditionner ses préférences chromatiques. L'harmonie colorée est alors fonction de deux formes d'influences, centrifuges, lorsqu'elles proviennent du groupe dans lequel l'individu s'est socialisé, et centripètes si elles agissent au contact de son ouverture sur l'extérieur. Ainsi la liberté de choix de l'individu est relative qui limite et conditionne ses préférences. Dans le cas de l'influence centrifuge, la famille, premier groupe social auquel il est confronté, constitue un lacis d'influences qui inciteront à la légitimation et la reprise de certaines harmonies. Au même titre qu'une valeur ou une norme, un ensemble de couleurs apparaît et se cristallise tout au long du processus de socialisation primaire et fait partie de l'héritage. Les couleurs dans lesquelles l'individu a grandi ont de fortes chances d'être plus tard ses couleurs préférées, parce que c'est en fonction de ce déterminisme chromatique qu'il s'exprimera. Si cette influence se révèle le plus souvent dans un processus intergénérationnel descendant, elle peut aussi remonter les générations laissant les choix chromatiques des enfants influencer sur ceux des parents. Prenons l'exemple d'une famille, sur trois générations: la fille peint toujours sa maison en bleu avec les volets marron ; la petite-fille a opté pour un bleu-turquoise et un marron-grenat, tandis que le père qui s'est un jour décidé à peindre, a choisi un bleu clair et un rouge. La maison de la mère est bleu ciel avec les volets marron. Malgré les nuances qui contribuent à l'unicité de l'habitation, la base de la gamme chromatique est la même qui s'inscrit dans une sorte de tradition familiale d'autant plus lisible que toutes ces maisons sont sur le même terrain.

Il arrive pourtant que le parcours de vie des individus les fasse s'éloigner de la tradition familiale et adopter d'autres façons de procéder. L'influence centripète, confrontant l'individu à des nouvelles normes, parmi lesquelles il choisira celles qui feront dorénavant référence, fait évoluer ou contrarie la reproduction chromatique. Subissant peu d'influence extérieure, l'individu sédentaire est prédisposé à reprendre les couleurs qui pour lui vont de soi ; l'individu enclin à l'ouverture sur l'extérieur s'éloignera des couleurs de son groupe et optera pour des teintes jugées plus modernes. Rejetant la réassurance chromatique, il rompt avec le passé et, par l'adoption d'éléments extérieurs, innove. C'est le fait de se détacher des modèles préétablis, que nous nommons émancipation chromatique. Elle est partielle lorsque l'individu cherche un arrangement entre les normes de son groupe d'appartenance et celles de son groupe de référence. Des teintes traditionnelles (vives), se mélangent alors à des teintes plus modernes (claires), témoignant du fait que l'individu garde un attachement au passé malgré une attirance pour la nouveauté. L'émancipation est dite totale quand elle est sans compromis. La maison des enfants n'a plus rien de commun avec celle des parents, ni dans sa couleur, ni dans sa facture et s'apparente plutôt aux maisons occidentales. Ainsi, c'est engagé dans une démarche de reproduction ou d'émancipation, que l'individu choisira son harmonie colorée. Les goûts et les couleurs sont propres à chacun ; et pourtant.

## La position sociale et la réinsertion de la couleur

### La coloration de l'ascension sociale

La couleur, fonction des influences subies par l'individu, apparaît comme étant en lien avec sa situation sociale. Schématiquement, elle s'oppose au blanc, chacun étant utilisé dans des milieux sociaux différents. Et tout se passe comme si la couleur baissait en intensité à mesure que l'individu gravit l'échelle sociale. C'est-à-dire que plus le niveau de vie s'élève, plus la couleur gagne en niveau de clarté, jusqu'au blanc absolu. Ainsi, les individus préférant la couleur vive sont pour la plupart issus de milieux modestes et avancent dans une logique de perpétuation de la tradition colorée, (ce bien que la couleur soit plus onéreuse que le blanc). Cependant, même les cases de couleur vive se font plus rares. La couleur s'estompe au fil des époques, c'est pourquoi, associée à un manque de suivi de l'évolution, elle devient anémique. Appréciée sur certaines petites maisons traditionnelles, au nom du passé, pour la nostalgie, la couleur est émouvante; en tant qu'élément de l'espace habité, elle est désormais inadaptée. Pour ceux des classes moyennes prônant l'usage du blanc sur la façade, la couleur est un vestige du passé et témoigne d'un manque d'adéquation à leur époque de la part de ceux qui en usent encore. On déduit alors qu'à chaque époque sa gamme colorée et qu'il est des modes à suivre pour s'adapter à son temps. Remarquons que si tous les individus repeignent leur maison à des fréquences assez similaires, reste que ceux ayant un environnement social restreint auront tendance à conserver les mêmes teintes, contrairement aux autres qui, à chaque repeinture, changeront d'harmonie, parce que leurs envies évoluent et s'orientent, dans le sens de la mode. « *Faut quand même évoluer avec son temps, faut pas rester dans des couleurs anciennes aussi....c'est ça mon père comprend pas* » (Isabelle, 22 ans, sans emploi). Rester dans des couleurs anciennes signifie garder des teintes vives résonnant avec la végétation, comme avant ; évoluer avec son temps, c'est sentir et accepter le changement en adhérant à de nouvelles normes. Et face à la couleur réactionnaire, il semblerait que l'adaptation à son époque passe par l'adoption du blanc.

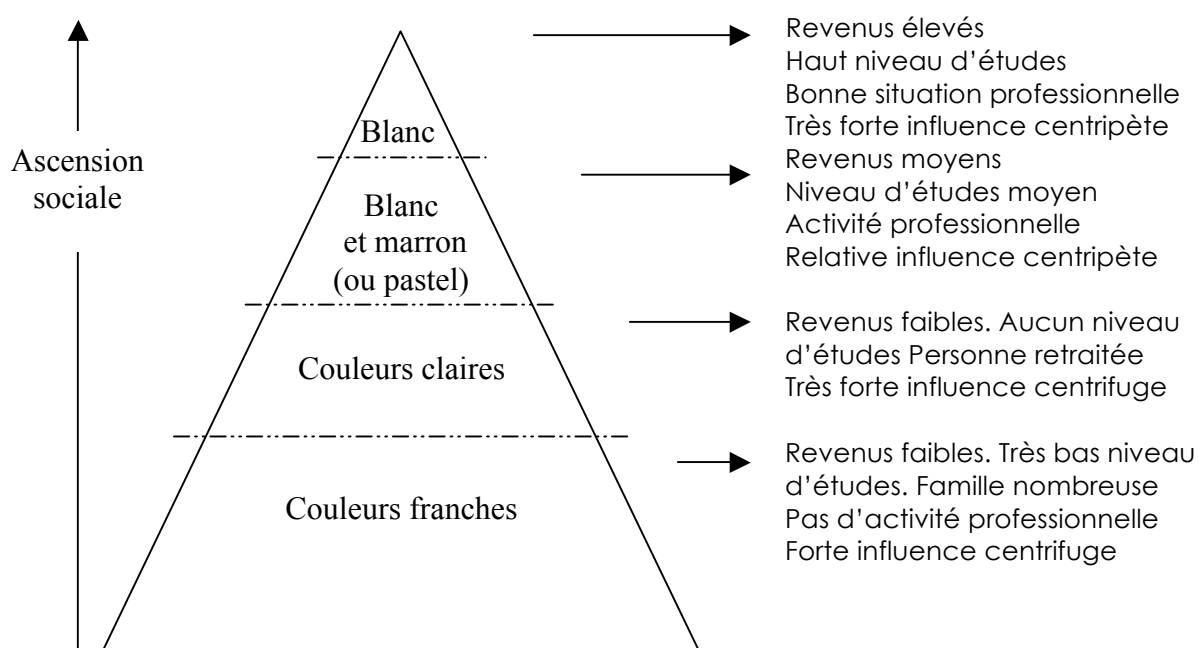
Ainsi la couleur peut permettre le repérage du milieu social. De par les couleurs qu'ils choisissent, les individus se positionnent et la lecture des situations sociales semble accessible. Il est alors possible d'élaborer des catégories de couleurs dont chacune correspondrait à une position, un niveau de vie et, plus globalement, de mettre en relation le dégradé (de la couleur saturée au blanc), et la structure sociale. Sans encore tenir compte des nouvelles tendances s'instituant avec la peinture projetée, on se place alors dans une lecture où les étapes de l'ascension sociale et les degrés d'intensité de la couleur iraient en parallèle.

Il apparaît que plus le niveau de vie est bas, plus la couleur est saturée alors que plus le niveau de vie monte, plus le blanc s'immisce dans la peinture vive. La base de la pyramide correspond aux plus basses classes sociales, les plus conservatrices et respectueuses de la tradition colorée, celles pour qui la maison doit se montrer et dont les teintes doivent entrer en résonance avec celles du jardin. Le pastel est plutôt utilisé par des personnes âgées, pour la plupart agriculteurs à la retraite, dont le niveau de vie est très bas. Ils gardent la tradition de la peinture en couleur, mais cherchant la discrétion, délaissent la couleur saturée au profit de teintes plus claires. Marié au marron ou au pastel, le blanc est employé par ceux d'un âge moyen qui ont une vie sociale relativement ouverte, qui ont voyagé, dont les enfants poursuivent des études et qui sont, pour la plupart dans le monde du travail. Ils correspondent à la catégorie d'individus se positionnant entre la tradition et les nouvelles tendances auxquelles ils ont facilement accès. Notons que parmi ceux-là, d'un niveau de vie moyen, il est quelques rares amoureux des cases créoles qui, à contre-courant du mouvement, se font fort de respecter, pour leur habitation, les spécificités de l'architecture traditionnelle, dans la facture comme dans la couleur. Le blanc total est

traditionnellement adopté par l'élite, dont le niveau d'études est haut et les revenus importants. Toutefois, aujourd'hui, il descend l'échelle sociale, passe des grandes cases aux petits bois-sous-tôle, alors que la couleur réapparaissant sous des formes nouvelles, redevient moderne. Intégrant ce phénomène, il s'agirait de revoir la constitution de la pyramide et des strates colorées.

Quoi qu'il en soit, il a simplement été question ici de mettre au jour l'idée que la couleur de la maison est un moyen de situer des individus dans un contexte social ; et que la palette de couleurs allant de l'intensité à la clarté entre dans une relation parallèle avec la pyramide sociale allant de la difficulté à l'aisance.

Schématisation du parallèle entre le dégradé coloré et l'ascension sociale.



Le cheminement coloré entre la tradition et la modernité

Au 17<sup>ème</sup> siècle, « le sceau moral de l'hygiène et de la propreté s'est imposé comme effet social avec l'extension du *blanc civilisateur* » (Brusatin 1996). Par suite, symbolisant la pureté et la puissance, le blanc s'est imposé dans les colonies et notamment à La Réunion, comme la couleur par excellence du pouvoir. Les administrateurs et les fonctionnaires marquaient leur importance en arborant le blanc aussi bien dans leur tenue que sur les édifices administratifs. Il ne s'agissait alors pas tant d'une couleur que d'un revêtement neutre (et pur) destiné à mettre en valeur la facture et les éléments architectoniques des constructions imposantes et solennelles de cette période.

De nos jours encore, une grande et belle maison blanche est associée pour tous à la réussite, à une position élevée, au prestige. Avec le temps, le blanc devient, dans l'habitat vernaculaire, la teinte incontournable et moderne. « Aujourd'hui, le blanc est considérablement utilisé au niveau de la construction publique, qu'il s'agisse de bâtiments neufs ou réhabilités. Devenu la couleur

de reconnaissance des grandes demeures bourgeoises de style néo-classique, il se généralise sur toutes les formes d'habitat, individuel ou collectif, urbain ou rural (...) le goût populaire pour la couleur revêtant une connotation de vulgarité ou de pauvreté, est dénigré au profit du blanc. Signe de modernisme et d'aisance sociale, on voit dans l'adoption du blanc, une façon de se détacher des valeurs du passé » (Asselin-Etave, Garcia 1997).

Descendant l'échelle sociale, le blanc est récupéré d'abord par les classes moyennes qui tiennent toutefois à garder quelque couleur sur les ouvertures, marron le plus souvent, grenat ou pastel. Les individus se définissent eux-mêmes, au regard de leur case comme étant « entre les deux », entre Créole, (pour la tradition colorée) et Zoreil, (pour le blanc de la modernité).

Si le blanc total est associé aux hautes classes et la couleur vive aux plus basses, l'utilisation calculée du blanc et d'une autre teinte se situe entre ces tendances tant au niveau chromatique que social. « Le blanc est une manière de se démarquer, de ne pas être impliqué dans la population générale. On trouve des cases blanches chez les musulmans, dans la bourgeoisie citadine ou propriétaire terrienne, chez les métropolitains. Aucune case en tôle ou case pauvre n'est peinte en blanc » (Fauvre-Vacarro, 1985).

Aujourd'hui pourtant, vingt-cinq ans après, c'est l'inverse qui se produit et de plus en plus nombreuses sont les petites cases en tôle dont le tour devient blanc. Devenu un héritage, un marqueur dans l'histoire de l'île, progressivement, le blanc descend l'échelle sociale pour finir par s'appliquer sur les habitations les plus humbles ; parce qu'il a pris statut de norme.

La démocratisation du blanc fait prendre à la couleur de nouvelles formes et dans les villes, comme dans les campagnes, le patrimoine coloré s'érode, la couleur étant tributaire de l'influence des modèles occidentaux. Toutefois le mélange des cultures et l'importance des gammes colorées de chacune reste un frein à l'expansion du gris des villes occidentales et si la couleur tend à s'amoinrir, elle reste pourtant très présente, des actions étant mises en œuvre pour éviter qu'elle ne tombe en désuétude. Ainsi le blanc rituel des grandes demeures est préservé et la conservation de la couleur des cases traditionnelles recherchée. Des opérations « Coup de pinceau » sont réalisées, incitant les habitants de certains quartiers à (recommencer à) utiliser de la couleur vive et de plus en plus les architectes se préoccupent de la dimension colorée de la construction. A une période, pour sa neutralité et son moindre coût, le blanc, rassurant les promoteurs, a beaucoup investi les lotissements, entraînant une évolution du paysage. Il s'agit aujourd'hui au contraire, à la fois de mettre en valeur les particularismes de l'architecture vernaculaire, et de construire et colorer en harmonie avec l'histoire et la tradition de l'île. En parallèle, au niveau des particuliers une tendance autre commence à poindre, qui indique une résurgence de la couleur dans l'habitat et qui met à mal la réputation du blanc comme couleur de la modernité. De nombreuses maisons, inspirées des modèles occidentaux sont construites, gardant le marron traditionnel pour les volets, mais rejetant le blanc au profit du pastel introduit avec le développement de la peinture projetée. L'individu qui se veut résolument moderne choisira alors parmi des teintes comme le blanc cassé, le beige, le vert pâle, le rose, le saumon... La peinture projetée sur béton accroît le champ des possibles en proposant des couleurs peu présentes jusqu'à lors, mais dans une gamme toutefois encore réduite. Ce qui a pour double conséquence l'élargissement du choix des couleurs et la standardisation de l'habitat dans la mesure où la personnalisation des teintes n'est plus vraiment possible. Quoiqu'il en soit, aujourd'hui, du fait de sa nouveauté et son utilisation encore timide et restreinte, cette tendance entraîne ses défenseurs dans une démarche de dénigrement du blanc.

Ainsi, s'il a pu servir toute une partie de la population pour se détacher des valeurs traditionnelles, son utilisation prolifique lui a fait perdre son exclusivité et sa classe ; et sa vulgarisation tend à l'amoinrissement de sa valeur. Il est courant d'entendre aujourd'hui que le blanc « fait joli » sur des petites cases en tôle. Alors de nouvelles valeurs émergent qui laissent présager un renouveau de la couleur sous d'autres formes, liées à l'innovation technique. Et l'engouement pour le blanc s'amoinrît. Cela explique la stigmatisation de la couleur vive



perçue d'autant plus désuète et inadaptée que le blanc qui l'a supplantée, entre lui aussi dans la tradition. La couleur appartient manifestement au passé ; le blanc commence à témoigner d'une époque révolue.

« La couleur apparaît comme un élément incontournable de l'architecture, tantôt instructif, tantôt décoratif. Pour être utilisable, un espace doit toujours être parfaitement identifiable. Il faut donc que son aspect évolue en fonction des besoins nouveaux. La couleur a la capacité d'être modifiable, c'est ainsi que la couleur, élément mobile de l'architecture est aussi importante que ses éléments fixes. Grâce à la couleur, on peut ainsi laisser se développer librement les significations et voir s'installer l'architecture au sein de l'urbanisme » (Grimal, 1998). Réfléchir à la couleur permet non seulement d'installer intelligemment l'architecture au sein de l'urbanisme mais aussi de construire des logements chromatiquement adaptés à la population qui y vit. Il serait alors intéressant de développer une sociologie de la couleur afin de déduire des tendances, des gammes chromatiques susceptibles d'être bien reçues et en adéquation avec le site mais aussi les aspirations et appartenances culturelles des futurs habitants ; parce que chaque lieu est unique et qu'on ne peut exporter des modèles. Réfléchir la couleur dans l'urbanisme d'un point de vue sociologique apparaît pertinent s'il est question, au niveau des particuliers, de cerner l'évolution de la consommation de peinture, mais aussi, à un niveau plus collectif, de proposer des logements dans lesquels la couleur aiderait à l'appropriation.

## **Conclusion**

La couleur prend part dans la tradition architecturale réunionnaise et les formes qu'elle revêt sont fonction de l'évolution de la société. Elle est d'abord peinture, élément de construction dont les fonctions principales de l'ordre de la protection, la propreté et l'esthétique sont vitales à l'habitat. Ensuite, la couleur se décline en un ensemble de teintes qui remplissent symboliquement un double rôle intégratif et distinctif, à l'échelle des individus et à celle de leur groupe. Socialement performative, elle est un outil de consolidation des appartenances, notamment par le biais de la religion qui reprend les effets de la couleur pour asseoir son système et donner des repères clairs et lisibles à ses fidèles (et aux autres). Et tout se passe comme si le cercle chromatique dans son entier avait été divisé et partagé entre les différents groupes. A chaque religion, ses couleurs et par extension, à chaque culture.

Déjà, la couleur est au cœur d'une dispersion culturelle calculée; ensuite, elle s'insinue et évolue entre les générations, enfin, elle s'immisce dans la structure sociale. Ce n'est plus l'environnement naturel qui détermine la couleur de la maison, mais bien l'environnement social. Avec le temps la couleur a subi une socialisation au cours de laquelle elle est entrée dans un système de codes et de classifications. Ainsi, on s'aperçoit que le lien recherché entre couleur et situation sociale est observable. Les teintes sont d'autant plus sobres et pâles que le niveau de vie de l'individu augmente ; inversement, plus grande est la difficulté sociale dans laquelle vit l'individu, plus grande sera sa propension à utiliser des teintes franches et vives. Il apparaît alors, que l'utilisation de la couleur sur la maison va dans le sens d'un dégradé, allant de la couleur saturée au blanc, qui suivrait ce qu'on pourrait appeler le dégradé social, allant de la pauvreté à l'aisance. Ainsi, au fait que les couleurs construisent un tableau de même que les individus composent une société, nous pouvons ajouter l'idée que la couleur dans une société, joue aussi un rôle de composition. Et l'individu n'est alors pas si libre d'adorer le bleu et d'abhorrer le rouge.

Après un BTS Plâtrier de l'Environnement Architectural à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Appliqués, Sophie Garcia a travaillé au CAUE de l'île de la Réunion avant d'intégrer un Magistère de Sciences Sociales appliquées aux Relations Interculturelles. Titulaire d'un DEA de sociologie à l'université Paris V Sorbonne, elle cherche aujourd'hui à réfléchir à une sociologie de la couleur dans l'environnement.

## Bibliographie

- Asselin-Etave C. et Garcia S, 1997, La Réunion des couleurs, exposition et brochure, CAUE
- Benoist J, 1997, Pratiques sociales et territoires, Actes du séminaire du 26 au 28 mars, DDE, DRIV, CAUE
- Brusatin M, 1996, Histoire des couleurs, Flammarion, 192 p.
- Déribéré, M, 1980, La couleur, PUF, coll. Que sais-je ? 128 p.
- Desjeux D, 1993, Entre stratégie consciente et force aveugle, Sciences Humaines, Hors série 2
- Fauvre-Vaccaro C, 1985, Des cases et des couleurs à La Réunion, Village Titan, 44 p.
- Fischer G-N, 1996, Psychologie de l'environnement social, Dunod, 206 p.
- Garcia S, 2001, La chromatique dans l'habitat à la Réunion; la couleur comme outil d'analyse sociologique de la structure sociale, mémoire de DEA, sous la direction de D. Desjeux, non publié, 100 p.
- Goethe JW, 1980, traité des couleurs, Triades, 302 p.
- Grimal F, 1998, Architecte à ses risques et périls, Editions du Rhône, 193 p, Legrand C, 2001, Le logement populaire et social en lyonnais, 1848-2000, Edition aux arts, 486 p.
- Itten J, 1986, Art de la couleur, Edition abrégée, Dessain et Tolra, 99 p.
- Navarro, C, 1998, Kour des cases à la Réunion, Travail Personnel de Fin d'Etudes, non publié
- Pastoureau M, 2000, Bleu ; histoire d'une couleur, Seuil, 215 p.
- Pastoureau M, 1999, Dictionnaire des couleurs de notre temps, Bonneton, 255 p.

There is a mechanical relation appearing between the chromatic behavior relating to one house, the social situation and the cultural belonging of its inhabitant. Classifying and poly-functional, color appears like a possible sociological analysis tool, making it possible to locate the individuals in a social-cultural context and, incidentally to read the social structure of a society. The adopted colors give information about the culture of the individual; their intensity degree, on a colored scale going from the most saturated color to the pure white, is an indication on the social level. Thus, more the standard of living increases, more the color loses in power. And all occurs as if the intensity of the color were inversely proportional to that of the social life.